

***A –TOUT(E) FIN INUTILE***

Qu'est-ce que pour vous la fin de cure, à se fier à Freud et à Lacan ?  
Séminaire d'hiver 2020

« Ils nomment Dieu, parlent de lui, le parlent, lui parlent, le laissent parler en eux, se laissent porter par lui, (se) font référence à cela même que le nom suppose nommer au-delà de lui-même, le nommable au-delà du nom, le nommable innommable. Comme s'il fallait à la fois sauver le nom et tout sauver fors le nom, sauf le nom, comme s'il fallait perdre le nom pour sauver ce qui porte le nom, ou ce vers quoi l'on se porte au travers du nom. Mais perdre le nom, ce n'est pas s'en prendre à lui, le détruire ou le blesser. Au contraire, c'est tout simplement le respecter :  
comme nom »<sup>1</sup>

Je tiens à remercier les organisateurs de ces journées qui m'ont sollicitée pour intervenir, en particulier Thierry Roth. Car cette question de la « fin de cure » est pour moi en tant qu'analysante puis en tant qu'analyste essentielle.

Mon intervention est traversée par plusieurs textes que nous travaillons à Nice et qui seront repris tout le long de cette intervention.

En lisant le programme de ces journées, je constate que je suis la seule femme à intervenir, Christiane Lacôte-Destribats, Angela Jesuino, Jeanne Wiltord sont venues discuter, présider, je salue leur travail au sein de notre association.

Et je me souviens d'une femme en particulier, qui m'a accueillie à l'association il y a 20 ans et qui m'a accueillie aussi, jusque chez elle quand je ne savais où dormir, la regrettée Denise Vincent, une femme qui marchait d'un pas avisé et j'avais alors des difficultés pour la suivre, *rue des Saints Pères*.

Aussi je voudrais saluer le travail de toutes les autres collègues femmes de l'Association avec lesquelles, il n'est pas toujours aisé – il faut bien le dire- de travailler. Mais ces femmes, « symptômes-partenaires » de l'Association sont à rencontrer, chacune.

---

<sup>1</sup>Jacques Derrida, *Sauf le nom*, Paris, Galilée, 1993, p.61

Pourtant nous pourrions penser que cette question de la fin de cure serait de structure plus évidente pour une femme que pour un homme. Pour Freud, le rejet, le refus de la féminité, le roc de la castration constituent bien une butée aussi bien pour l'homme que pour la femme. Mais du fait qu'une femme peut ne pas être toute prise dans la jouissance phallique, elle serait dans un rapport plus direct avec le manque du signifiant dans l'Autre avec ce « vrai trou », au recouvrement entre le réel et de l'imaginaire d'un nœud borroméen à trois.

Une femme de ce fait n'aurait-elle pas une facilité supplémentaire à régler la fin du transfert alors que l'homme peut rester enlisé dans le fardeau phallique ? Du fait de ce « pas-tout » Lacan a pu mettre en regard la position féminine et la position de l'analyste, il reconnaissait aux femmes d'être moins empêtrées à l'endroit de l'inconscient. Une femme, d'être dépassée par l'insu extime de son corps, cela la rend sans doute plus accessible à ce que la psychanalyse touche chez tout « parlêtre », le réel indicible, inapprivoisable, rebelle à la signification.

J'espère de ce fait pouvoir intervenir du lieu d'une position féminine débarrassée d'un idéal féminin pris dans une capture imaginaire, d'une complétude illusoire de l'image, c'est-à-dire dégagé du Moi. Car une femme peut bien rester aliénée au surmoi maternel, dans le ravage qu'il génère entre mère et fille et entre les filles elles-mêmes. La Mère reste alors toujours plus réelle, ce qui vient à renforcer la jouissance Autre et énigmatique de la femme qu'est la Mère. Certainement pour une femme c'est un point de franchissement de fin d'analyse, dont elle aurait à rendre compte, mais qui reste difficile à illustrer car parfois le fonctionnement institutionnel-analytique le renforce et même l'entretient.

Mais plus encore je souhaite que mon intervention soit dégagée d'un « enmoïsement » psychique que la psychanalyse freudienne aurait pu renforcer.

Le risque pour une femme -comme pour un homme- c'est aussi bien en effet de s'identifier au Maître, alors sa psychanalyse tourne court, sa revendication

phallique vient boucher toute possibilité d'analyse. Elle peut se figer dans une identification phallique, rabattant le discours analytique sur le discours du maître pour mieux s'en soustraire tout en faisant entendre un appel à un père symbolique, mort de toujours. C'est en effet, par le passage ou la rencontre avec ce qu'il y a de plus vivant dans le père réel dont l'analyste aura été le semblant, qu'une femme pourrait renoncer au savoir qui concerne la jouissance de l'Autre réel. « Le père réel n'est pas autre chose qu'un effet de langage, sa seule raison est de faire valoir que l'impossible est ce qui fonde son existence comme fonction. En dénotant une exception il fonde la loi de la castration, à savoir qu'on ne peut l'avoir et l'être. Le père réel qui transcende à la fois le père symbolique et le père imaginaire, incarne l'exception nécessaire pour que la question de l'existence puisse se poser au-delà de l'être »<sup>2</sup> et cette question reste entière pour une femme.

Me concernant, cette rencontre vivante avec l'analyste, même si sans doute il ne m'a pas toujours entendue, m'aura permis de ne pas rester « un(e) membre fantôme » toute ma vie durant.

La loi de la castration vaut également pour une femme, elle est une condition nécessaire mais non suffisante pour régler le rapport du sujet à la jouissance, pour signifier également la différence sexuelle afin de lui permettre en tant que « parlêtre » de s'inscrire dans un discours, et soutenir sa parole.

Mais réflexion faite, après le trajet de mon analyse, je pourrais espérer que c'est en tant que « parlêtre » prise dans la trinité réelle, symbolique, imaginaire où se nouent désormais le corps, le nom et l'image et où s'est inscrite la castration que je soutiendrais mon intervention<sup>3</sup>. Ce nouage laisse libre court, je l'espère, à la béance ouverte par le signifiant et peut être traversé par la pulsion et le désir.

Concernant le nom, j'aurai aussi appris avec Joyce et mon analyste combien il faut compter sur le nom propre pour tenir son identification au symptôme.

---

<sup>2</sup> Pierre Bruno, *La passe*, Presses Universitaires du Mirail, « *Psychanalyse &* », 2003.

<sup>3</sup> A la relecture de ce texte, il m'apparaît que cette trinité du « parlêtre », prise dans un idéal de la théorie lacanienne des nœuds borroméens, pourrait devenir en effet un Moi-Idéal attendu dans l'Autre analytique, d'où l'importance de souligner le ratage du nœud.

Car l'analyse amène bien plus loin que de se faire un nom, l'analyse défait le nom, le réduit à l'objet, le met en fonction ; l'analyse réintroduit la division propre au signifiant que le nom propre dans une fidélité à l'histoire qui le porte, aliénait le sujet. « Défaire le nom »<sup>4</sup> propre c'est le réduire au nom le plus commun.

C'est en comptant sur mon nom, traduit d'une langue à l'autre, et pourtant intraduisible « Dura Tea »<sup>5</sup> dont les lettres, et je ne parle pas ici de lettres alphabétiques mais bien de la lettre, de la concrétion littérale, de sa matérialité littérale pas seulement comme matérialité du signifiant mais comme marque de jouissance, sans signification, ni sens. Ces lettres par le jeu de l'interprétation et de l'équivocité que l'analyste a su jouer et manier, à l'instar de la lettre volée, les lettres de cette « chinoiserie » bordent désormais le trou qui constitue « la place du vide » de La Femme et tout aussi bien du Père.

La question de la fin de cure a donc été pour moi, effectivement essentielle :

Premièrement, dans le dénouement même de ce qui avait été ma demande d'analyse, dans sa demande irréductible<sup>6</sup> adressée à l'Autre et son rapport au désir.

Ce dénouement fut long, faut-il en avoir honte ? Faut-il le justifier ? Souvent j'ai pu être interpellée sur ma pratique du divan et sur la question du transfert qu'il fallait dare-dare liquider.

Aussi dans ma pratique d'analyste, il n'y a pas de hâte à terminer une cure, pas de hâte à conclure. Il n'y a pas non plus de forçage à viser un idéal de fin de cure, cette question est au travail pour chaque analysant et elle relèverait bien plus d'une invention.

---

<sup>4</sup> Dimitri Kijek, *Défaire le nom, Passe, nomination, nom propre*, essais Epel, 2013

<sup>5</sup> Dura t'es a ; Duraté ; Durati, Dureté, Durathé, Duratea....

<sup>6</sup> Claude Landman, « L'impasse sexuelle et la fin de cure », revue *La clinique lacanienne*, N° 21, 2011.

Je vous rappellerai que J. Lacan préconisait aux analystes de faire une tranche tous les cinq ans et ce pour analyser le retour de la jouissance du symptôme, même après je crois et surtout, que la passe soit passée par là. Car le démenti de la castration peut rester féroce, il ne suffit pas de réciter la théorie lacanienne, ou démontrer le bouchon qui masquait le trou de la structure pour en finir avec cette question.

Car quoiqu'il en soit, on ne se dépêtre pas du symptôme par un savoir sur ce dont il est fait. Il ne suffit pas de savoir quelque chose pour savoir le faire, et encore moins pour savoir y faire.

A la fin de son enseignement, Lacan précise que l'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses symptômes, mais à ce qu'on sache pourquoi on est empêtré. « Car le symptôme c'est ce qu'il y a de plus réel, de plus opaque, ainsi situé dans le rond du Réel, le symptôme est ce qui y fait bouchon et qui, quand son sens pousse, prolifère, il tend à obstruer le trou situé à l'intersection du réel et de l'imaginaire, là où Lacan situe la jouissance de l'Autre barré »<sup>7</sup>.

Le déchiffrement du symptôme ne suffit donc pas, même si l'exploration du désir comme désir de l'Autre a été accomplie, le sujet n'en a pas pour autant terminé avec ce qui dans le symptôme n'est pas de l'ordre du signifiant, mais de l'ordre du réel, de la lettre. C'est à dire qui concerne cette fois le symptôme dans sa fonction de traitement de la jouissance.

Deuxièmement, cette question a concerné mon passage à l'analyste et l'analyse de la jouissance et de ce désir énigmatique à occuper cette place, car l'analyste peut bel et bien être un symptôme !

Face à l'abjection de la pratique analytique, l'alternative d'être un « saint » ou une « canaille » est à chaque demande d'analyse remise au travail, surtout par les temps qui courent et là certainement se joue au commencement même de la cure,

---

<sup>7</sup> Michel Bousseyroux, *Penser la psychanalyse avec Lacan : Marcher droit sur un cheveu*, Point hors ligne, Eres, p. 162

sa fin. Car l'analyste à la place du semblant est un défi à la logique du signifiant mais pas du fantasme, car il y a une antinomie entre la fonction de l'objet « a » et l'être de l'analyste, cet objet, l'analyste il ne saurait l'être.

Troisièmement, cette question continue à travailler la direction de la cure avec mes patients, c'est à dire mon désir d'analyste et mon inscription à l'Association Lacanienne Internationale.

Et sans savoir que le séminaire d'hiver aurait cette question à l'étude, nous avons décidé à Nice de poursuivre nos travaux autour de la fin de cure et plus particulièrement dans cette formulation « *les métamorphoses du symptôme* ».

Je voudrais reprendre l'argument que nous avons formulé et qui est actuellement au travail, à Nice : « *A la fin de son enseignement, Lacan parle d'une « identification au symptôme en fin d'analyse », nous tenterons de suivre le trajet du symptôme et de l'identification au cours de la cure mais aussi au cours de l'enseignement de Freud et Lacan. Ce trajet nous amènera à manipuler certains nœuds, et à reprendre l'hypothèse de Charles Melman : le nœud borroméen à trois permet-il d'inscrire la castration et de se dégager de la défense contre la castration ?* »<sup>8</sup>

Pourquoi travailler cette question ? Il me semble que le dernier enseignement de Lacan apparaît le moins dogmatique. La théorie dernière de Lacan du nouage borroméen des trois dimensions constitutives du « parlêtre » permet une simplification et une efficacité renouvelée de la pratique analytique et de la fin de cure.

Dans le cadre d'un enseignement cela permet de se distancier du texte, il faut en passer par la manipulation des nœuds et aussi par la clinique. Ce travail autour de la question de l'identification, en référence aux textes princeps de S. Freud<sup>9</sup>, aux

---

<sup>8</sup> Cette hypothèse se trouve dans le séminaire de Charles Melman, *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui*, éditions de l'ALI, septembre 2005.

<sup>9</sup> Sigmund Freud, *Essais de Psychanalyse*, « *Psychologie des foules et analyse du moi* », 1921, Petite bibliothèque Payot, 1995

séminaires de J. Lacan, *Joyce, Le Symptôme* et *L'Insu que sait de l'une-bévue, s'aile a mourre*,<sup>10</sup> ainsi qu'à la lecture du séminaire de Charles Melman, *Une enquête chez Lacan*. Le choix de ces lectures, avec des analysants ou des cliniciens qui se forment, n'est pas qu'une question « pédagogique » comme j'ai pu l'entendre, cela m'apparaît bien « analytique ». Cette approche permet de se défaire des effets imaginaires du transfert dont l'identification à l'analyste et permet aussi de déplacer l'analyste de sa position de Maître éventuel dans une école, en maintenant le cap du discours analytique.

Mais ce qui fut encore plus essentiel pour moi et conditionna cette question de la fin de cure, ce fut bien dès mon adolescence de me fier, « *filie est* » à Freud, plus tard à Lacan.

Freud d'abord, découvert au fond de la bibliothèque familiale, quelques livres qui appartenaient à mon père, avec lesquels je suis partie sans demander l'autorisation de les emporter, faire mes études et ma vie avec un étranger de passage.

Ces livres, moi qui enfant avait tout partagé avec une sœur aînée, je considérai qu'ils m'appartenaient ; *Totem et Tabou, Malaise dans la civilisation* et surtout *Trois essais sur la théorie sexuelle infantile*.

Ce ne fut que bien plus tard, une décennie, après des études de psychologie, les maternités, la rencontre avec la clinique, les souffrances de l'amour et de l'impasse sexuelle avec son cortège de symptômes, d'inhibitions et d'angoisses, que je commençai une analyse.

Et avec mon impatience d'alors, dès le commencement, la question de la fin se posa. Mon analyste me répondit que la cure avait bien une fin, je me suis alors fiée à cette parole qui me donna faim pour en savoir toujours plus, « en attendant, la fin », comme « *en attendant Godot* »<sup>11</sup> sans vraiment faire la différence entre le terme et la finalité de l'analyse.

---

<sup>10</sup> Jacques Lacan, *L'insu qui sait de l'une-bévue, s'aile à mourre*, leçon du 16 novembre 1976, éditions de l'ALI.

<sup>11</sup> Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Les éditions de Minuit, 1952.

Je compris très vite que l'analyse n'avait pas d'autres moyens que la parole et son ratage ; et je compris aussi que si la parole pouvait donc bien déplacer les montagnes du refoulement, il y avait le réel, un réel que le miracle de la parole ne déplace pas.

Et je me suis alors souvent questionnée pour savoir par quelle voie, cette action de la parole procédait. Pendant longtemps mon travail d'écriture aura été de rendre compte de cette question-là, ainsi que de tenter de rendre compte d'une rencontre avec le réel et ce, pour illustrer un moment de franchissement dans la cure.

Je compris alors, en me fiant à Lacan, que la psychanalyse supposerait une grande pratique et une patience infinie.

Oui la psychanalyse est donc une pratique difficile, et le plus difficile c'est bien de concevoir sa finitude, la possibilité qu'elle finisse, qu'elle trouve un terme satisfaisant, concluant et utile, pensais-je. La normalisation relative et la capacité à aimer et travailler, loin d'être négligeable, reste néanmoins une normalisation relative et reste insuffisante pour le devenir analyste.

En 1937, dans « Analyse finie et l'analyse infinie », Freud pose bien que la résolution du complexe de castration reste incomplète et vient buter sur le réel de l'énigme sexuelle, problème que Lacan va reprendre à son compte pour résoudre l'impasse de la psychanalyse finie, de la terminabilité d'une analyse.<sup>12</sup>

Mon analyse est donc restée, entre autres, sous le joug de cette question – de la terminabilité de l'analyse - que j'avais moi-même posée dès le début dans ma demande de devenir psychanalyste : à quelle condition pouvait-elle finir, avoir une fin ? Pourtant se fit entendre également très vite dans mon analyse, alors que je chipotais « *sur comment dire* », « *quel mot serait le plus juste, le plus poétique ou le plus obscène* », moi qui me croyais poète, je fétichisais sans doute la musicalité de la langue. Alors, j'ai alors entendu dans une coupure sans appel,

---

<sup>12</sup> Sigmund Freud, *L'Analyse finie et l'analyse infinie*, puf, 2019



qu'il n'y avait « *aucun signifiant* » inscrit dans l'inconscient, qui me permettrait d'accéder à un savoir d'une part sur mon être et d'autre part sur ce que serait un rapport à l'autre sexe. Pourtant, ce fut bien la recherche de ce signifiant qui aurait – pensais-je - délivré la vérité de mon être. Cette recherche fut le moteur de ma parole.

Ces deux interprétations entre autres « *la psychanalyse a une fin* » et « *aucun signifiant* » auront permis de faire un tour de la bande de Moebius, une deuxième coupure, une torsion, attendaient.

C'est donc en commençant une deuxième tranche que je compris qu'avec seulement la parole nouée à un transfert pour déchiffrer mon inconscient, ma psychanalyse ne pouvait pas prendre fin, elle pouvait restée infinie, interminable, car la course à la vérité, du fait de la structure de semblant du signifiant, est sans fin. Et c'est bien la question elle-même de la psychanalyse finie qui amène cette interrogation, à partir de quoi analyse-t-on, quelle est sa visée, si le seul pouvoir de la parole ne suffit pas, pour que l'analyse trouve une fin ?

En me fiant toujours à Lacan et à l'étude de ses séminaires au sein de l'Association Lacanienne Internationale, le fini d'une analyse ne tenant pas son principe du pouvoir de la parole et de la structure du langage, il m'est bien apparu que l'analyse visait pour reprendre les formulations de Michel Bousseyroux, « à nous éveiller au réel de la jouissance pour nous réveiller du rêve éveillé par lequel le fantasme nous fait dormir debout »<sup>13</sup>.

Car le fantasme, on ne veut rien en savoir, le fantasme permet au sujet de se défendre du désir de l'Autre, de son manque radical, de sa castration, de son incomplétude irréductible, tout en se défendant de son propre désir.

Aussi le chemin vers la destitution subjective et la traversée du fantasme restent laborieux, là encore il ne suffit pas de réciter la théorie lacanienne.

---

<sup>13</sup> Michel Bousseyroux, *Penser la psychanalyse avec Lacan : Marcher droit sur un cheveu*, Point hors ligne, Eres, 2016.

Quoi donc retenir pourtant en se fiant à Lacan : RIEN.

Charles Melman dans son séminaire : *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui*, nous fait entendre avec subtilité que « c'est la chute de l'objet « a » qui fait coupure dans la chaîne et donc met en place le sujet divisé. Cette division n'implique pas l'organisation par un nouvel objet mais simplement la vérification du Rien dans le grand Autre, auquel l'objet « a » est venu répondre pour y faire bouchon, c'est à dire pour donner un sens sexuel, répondre par le sexe et par la jouissance sexuelle à ce silence, à cette absence dans le grand Autre »<sup>14</sup>.

Le repérage de l'objet « a » ne peut se produire que dans un moment de destitution, d'aphanasis du sujet. Lacan dans la « *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école* » souligne ce moment, là : le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme, là où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le Réel. « Cette fenêtre s'ouvre sur la position que le sujet aura à tenir s'il s'y engage, tout en soulignant qu'il reste la question d'un désir, celui-ci est en jeu dans l'analyse même »<sup>15</sup>.

Mais le sujet sait-il pour autant ce qu'est son désir ? Pierre Bruno dans son livre, *La Passe*, reprend la *Proposition du 9 octobre 1967*<sup>16</sup> : Lacan précise que « ce qui termine l'analyse n'est pas le fait que le sujet sache son désir mais le fait de savoir que « la prise de son désir » - qui n'est en fait rien de plus et rien d'autre que l'effet du désir de l'Autre - n'est rien d'autre que celle d'un « désêtre » ». (D'un Rien, en référence à Charles Melman). « C'est alors, non pas à partir d'un savoir de son désir, mais à partir de la production de l'objet « a » dans lequel, il va rencontrer son être qu'il pourra se choisir ce que Lacan appelle une « conduite ».<sup>17</sup> Notre lecture du séminaire l'Éthique nous éclaire déjà sur cette question.

---

<sup>14</sup> Charles Melman, *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui*, éditions de l'ALI, septembre 2005 p.332.

<sup>15</sup> Alain Vanier, « La fin de la cure », dans « *Figures de la psychanalyse* » 2010/2, N°20, p81 à 92.

<sup>16</sup> Jacques Lacan, « La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits*, Seuil, p. 243.

<sup>17</sup> Pierre Bruno, *La passe*, Presses Universitaires du Mirail, « *Psychanalyse &* », 2003.

Saurais-je aujourd'hui reconstituer ce qu'il en a été d'abord de la mise en place de ce fantasme lié aux traumatismes de l'enfance puis à la reconstitution de ce fantasme dans l'analyse et qui a pu s'appuyer pour moi sur un souvenir-écran précis. Saurais-je retrouver les coordonnées du drame œdipien, de l'aphallicisme de la mère, de son silence ravageur et l'intervention du père ? Saurais-retrouver « Les effets de la malformation du nœud dans l'enfance » pour reprendre le titre de la conférence de Charles Melman<sup>18</sup>.

Cela aurait pu devenir un bon roman, mais pour moi, cela a débouché sur l'engagement dans la psychanalyse, j'ai quitté l'institution dans laquelle je travaillais, j'aurais pu y rester jusqu'à la retraite tout en la critiquant.

Mais surtout, avec quelques autres, tout en rejoignant « la subjectivité de mon époque », « ma satisfaction de sujet a trouvé à se réaliser dans la satisfaction de chacun »<sup>19</sup> dans la création d'une association. Cette association met en place des lieux de consultations pour les enfants et les adolescents, ainsi pour moi les coordonnées des nœuds de l'enfance restent toujours au travail.

Le dénouement de mon analyse fut donc long car les trois aspects que j'ai identifiés au début de cette intervention, mon entrée en analyse, mon passage à l'analyste et mon désir d'analyste constituaient le nœud même de ma cure, là où le symptôme « analyste » faisait bouchon.

Car il n'y a pas d'analyste sans association, ou sans école, ou sans regroupement d'analystes. Et l'analyse de ce nœud a déployé à la fois ma méprise quant à la volonté de Jouissance de l'Autre, de ce « Che vuoi ? », ainsi que sa déprise quant aux raisons qui m'ont amenée à occuper, il y a vingt ans cette place d'analyste.

Saurais-je aujourd'hui occuper cette place avec plus de légèreté ?

---

<sup>18</sup> Charles Melman, *Les effets de la malformation du nœud dans l'enfance*, Mathinées Lacaniennes : Préparation du séminaire d'été, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, de Jacques Lacan, 27 juin 2015.

<sup>19</sup> Jacques Lacan, *Les Ecrits*, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, Seuil, 1966

Le dénouement de mon analyse c'est le temps qu'il a fallu pour que se règle la question de la castration et de l'accès au désir. Le temps qu'il a fallu pour que mon symptôme s'inscrive comme répétition. Le temps nécessaire pour que ces surdéterminations et en même temps leur fonction de suppléance et d'obstacle éventuel se fassent reconnaître, ainsi le symptôme a sans doute rencontré sa substituabilité, c'est à dire sa métaphorisation et son objet métonymique, tout en suivant l'horizon de la dissolution de la version vers le père.

Car être la dupe du père ne doit pas être confondu avec la perversion, mais bien considérer qu'il existe une analyse au-delà de l'œdipe freudien. Se passer d'être au service de l'amour du Père, à condition de s'en servir est une belle formule mais pas évidente à réaliser. C'est la question à laquelle me semble-t-il chaque analysant a à répondre, et qui se pose tout au long de l'analyse, puis quand il s'engage dans une association psychanalytique, cette question est bien celle de savoir où il en est avec la question du père, de ses identifications au père et du trait dont il jouit à son service en s'engageant dans des identifications multiples comme autant de moi-idéaux.

Il y a donc de multiples manières de finir son analyse, et Lacan en donne plusieurs versions. Dans son texte *L'Étourdit*, qui paraît quelque mois après qu'il ait, pour la première fois dans son enseignement fait mention du nœud borroméen, Lacan précise en parlant de la fin de cure : « Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois di-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens et dans la signification »<sup>20</sup>.

Le sexe, le sens et la signification ne correspondent plus exactement au trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire, mais plutôt aux points de recouvrement du nœud borroméen, et ouvrent à la question de l'identification au symptôme.

---

<sup>20</sup> Jacques Lacan, *Autres Ecrits*, « L'Étourdit », Seuil, p. 449.

La mise et remise au travail de ces trois dimensions de l'impossible : le sexe, le sens, et la signification, au cours d'une analyse va conduire à la dévalorisation de la jouissance c'est à dire à la perte de sa valeur fantasmatique. Cette valeur fantasmatique est bien souvent entretenue il faut bien le dire par le déchiffrement du symptôme lu, comme le faisait Freud à travers la grille du fantasme, ce qui pourrait renforcer la jouissance phallique sur laquelle s'appuie le symptôme, et renforcer de ce fait les défenses contre la castration. C'est parfois là que s'arrête souvent une première tranche de cure.

Le sexe, c'est à dire ses impasses, c'est ce qui fit ma demande d'analyse et me confronta très vite au Réel, « il n'y a pas de rapport sexuel », car le sexe se trahit, se traduit en significations fermant la question même du sexe.

Le sens, face à la tyrannie de la vérité aurait pu ne pas s'arrêter dans le déchiffrement de la jouissance phallique. Cette course a pourtant rencontré la Chose, le vide, dans un arrêt du sens.

L'interprétation et l'équivoque ont défait le nom, et fait jaillir une nouvelle signification, en séparant le symptôme de la jouissance du chiffrement phallique des Uns de l'inconscient. Le déchiffrement retourne au chiffrement, il se résume à ce qui fait chiffre, de sorte que le symptôme ne cesse pas de s'écrire.

Et si la présence de l'analyse insiste, c'est pour soutenir l'ab-sens.

Pourrait-on conclure que ce qui s'écrit dans l'analyse ce sont les modalités du nouage entre le réel, le symbolique, l'imaginaire et le symptôme ?

Métamorphose du symptôme : ainsi une transformation des « lettres du symptôme » <sup>21</sup> et leur dissolution dans l'écriture du réel borroméen à trois peut être alors possible. Plus précisément, le réel surmonte le symbolique en deux points. La névrose peut s'écrire et illustrer l'imaginarisation du symbolique qui la

---

<sup>21</sup> Erik Porge, *Lettre du symptôme, version de l'identification*, Point hors Ligne, Eres, 2012.

caractérise : les nœuds du symbolique et de l'imaginaire tous deux noués au réel, se superposent, s'y ajoute le nœud de suppléance qu'est le symptôme qui dans le meilleur des cas s'est dissout dans l'écriture de ce nœud, car le nœud du symbolique qui recouvre et obstrue le réel, peut venir en se détachant du nœud de l'imaginaire prendre la place du symbolique sous le réel qui le surmonte.

Le nœud borroméen à quatre devient un nœud borroméen à trois où vient s'inscrire la castration, c'est le nœud dont le « parlêtre » peut se soutenir éventuellement.

Mais ne perdons pas de vue qu'un nœud borroméen, ça se rate. Car la vie continue, et l'épreuve du Réel aura été fugace, ce qui était dessous, est passé dessus, tour de passe-passe !

La fin que l'on croyait acquise est inutile, le discours analytique continue sa course, de le savoir cela permet sans aucun doute de quitter son analyste.

« A-tout(e) fin inutile » dans ce monde de l'économie de l'objet positif, le titre de mon intervention est une fois encore une écriture. Travailler et écrire pour les journées représentent à chaque fois pour moi un moment de passe, d'une résolution, d'une réduction dans l'écriture d'un texte, du symptôme, c'est à dire il faut bien le dire d'une écriture possible, d'un serrage des impasses du sexe, de la relance ou l'arrêt du sens pour une nouvelle signification à faire entendre, la recherche d'un bien dire noué à une écriture.

« A-tout(e) fin inutile » cette écriture est incomplète il faudrait rajouter une barre sur le A pour venir signifier le signifiant qui manque dans l'Autre, ou écrire (a)-tout(e), pour lire l'extraction de l'objet (a) et la destitution subjective qui révèle comme nous l'indique Charles Melman dans le passage que je vous ai cité, ce Rien, qui peut enfin abolir la Volonté de Jouissance de l'Autre qui fut sans doute le plus complexe pour moi à dépasser.

Mais il restait important aussi de faire entendre dans cette écriture, ce qu'avait relevé Thierry Florentin quand je lui ai demandé à Nice, si ce titre convenait pour

de telles journées ! Thierry entendit que cette fin inutile pouvait bien devenir un atout ! A condition qu'elle reste un ratage.

Pourquoi au moment de conclure, parler de ratage, parce que Lacan lui donne une portée structurale et Freud l'avait déjà fait entendre dans les formations de l'inconscient. Lacan rappelle que l'acte se trouve à la croisée du ratage et du symptôme.

Oui dura-tage pourquoi pas en faire ma tasse de thé.

Mais c'est plutôt du côté de Samuel Beckett<sup>22</sup> et d'un « discours sans parole » que je souhaite conclure, là où le silence entre les phrases permet de poursuivre une écriture, où le style serait désormais réduit à la poésie de la lettre, là où le sens s'absente pour laisser jaillir une signification.

Certainement, je n'attends plus Godot ?

Je n'attends pas la mort non plus, même si toujours la condition de notre finitude de « parlêtre » me traverse parfois, ainsi que l'innommable de la détresse existentielle à jamais ouverte comme une blessure incicatrisable.

Il ne s'agit pas ici de l'idée de ma mort comme terme de la vie, ni du corps marqué par les ans, mais du corps en tant qu'il porte en lui la marque du réel, inscrite dans la chair du parlêtre.

C'est que le travail de deuil certainement de la haine que la cure a généré se rappelle à moi et se rappelle aussi que la castration dans l'Autre est devenue pareillement ma castration de sujet.

Dans un dernier effort j'ai relu l'article des *Ecrits* de J. Lacan « *La direction de la cure et les principes de son pouvoir* ». Dans cet article Lacan interroge le désir de Freud et de ce fait nous donne une indication sur notre propre désir d'analyste. Freud est celui dont le désir est marqué par un certain type de deuil. Alors Lacan

---

<sup>22</sup> Samuel Beckett, *Cap au pire*, les éditions de minuit, 1991.

commente : « Qui a interrogé aussi intrépidement que ce clinicien..., la vie sur son sens ? Non pour dire qu'elle n'en a pas, façon commode de s'en laver les mains, mais qu'elle n'en a qu'un, là où le désir est porté par la mort » Ce lieu, n'est-il pas cet instant de la rencontre manquée du désir avec la Chose, là où avec la fiction de l'objet, surgit la pulsion de mort : c'est là, à cet instant que le désir est porté par la mort. Moment de défaillance du sens où s'éprouve pour le sujet le défaut de la jouissance et qui le conduit aux abords du réel.

Les mots c'est ce qui nous resterait par défaut : Dire reste oublié derrière ce qui s'écrit.

Christine Dura Tea.